

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Jacob de Pierre Emmanuel

Eva Kushner

Volume 16, Number 1 (91), January–February 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kushner, E. (1974). *Jacob de Pierre Emmanuel*. *Liberté*, 16(1), 129–135.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La littérature française

1. JACOB de Pierre Emmanuel

Depuis que Pierre Emmanuel écrit de la poésie, depuis qu'il se penche dans ses écrits en prose sur l'être de la poésie, il n'en finit pas d'approfondir le rôle du poète comme « gardien de la parole ». L'acte poétique dans sa démesure même est le sujet de ses premiers recueils ; Orphée s'y assimile au Christ dans la descente aux enfers qui précède la libération intérieure en un exemple parfait de fusion symbolique du passé et du vécu. Le poète s'identifie alors à Orphée comme au Christ parce que la poésie se présente à son regard de jeune poète comme l'image même de la création cosmique et parce qu'il ne sépare pas encore ses conflits personnels des grands mythes universels. Non que la poésie cesse jamais, chez lui comme chez d'autres poètes, de se nourrir de son mode de vivre, mais elle est appelée à se métamorphoser : de projection du moi elle deviendra peu à peu mise en disponibilité du moi vis-à-vis de l'être. D'emblée la poésie de Pierre Emmanuel se distingue, dès *Le poète et son Christ*, *Tombeau d'Orphée*, *Orphiques* et *Le poète fou* par son refus de séparer l'esthétique et l'éthique. Est-ce un refus d'être moderne, c'est-à-dire de laisser la poésie s'ériger en moyen de connaissance ? Il y aurait lieu de dire plutôt que Pierre Emmanuel ajoute une dimension à la modernité de la poésie : celle de la

conscience dominant le surréel, si ce n'est pas là une manière par trop paradoxale d'exprimer son souci de présence du poète à soi-même et au monde. « C'est la Parole, l'esprit du langage, qui réconcilie l'éternel et la durée : toute métaphysique de l'histoire, quand elle veut justifier l'homme, se fonde sur le Verbe dont il est pour les uns le créateur, pour les autres le véhicule et le témoin. » (*Autobiographies*, p. 153). Comme Pierre Jean Jouve, Pierre Emmanuel attribue au poète une conscience hypersensible au destin commun, c'est-à-dire même aux grands remous de l'inconscient universel. La parole communique à l'histoire (individuelle ou collective) une qualité éternelle qui ne provient pas seulement de la forme durable imprimée par le poète à l'instant vécu — nous n'en serions alors qu'au Parnasse — mais de la substance humaine inhérente au langage.

Déjà, à ce stade, Pierre Emmanuel distingue entre les poètes aux yeux de qui l'homme est le créateur du Verbe, et le Verbe son propre message ; et ceux qui le considèrent comme « véhicule et témoin » d'une réalité transcendante. Si l'attitude poétique de Pierre Emmanuel a changé dans le sens d'une insertion plus discrète mais aussi plus profonde et plus efficace de son histoire personnelle dans sa poésie, ses idées concernant le « Verbe » n'ont pas varié. *Sodome* et *Babel* sont les deux recueils où Pierre Emmanuel a voulu accorder parole biblique et parole poétique dans une perspective qui n'avait pas encore tout à fait abandonné la tendance mythique des premiers recueils ; il s'agissait de traduire en poésie les mythes bibliques de la révolte des hommes contre Dieu. C'était une traduction attentive déjà à l'exigence poétique que seule la Bible parmi toutes les oeuvres littéraires des hommes occidentaux a pu combler : l'expression globale du drame humain. Ce que Pierre Emmanuel avait reproché aux philosophes, c'était le sacrifier l'homme au système dans leurs diverses tentatives pour définir l'humain autant que le divin. La poésie biblique satisfaisait à l'exigence de totalité sans sacrifier l'être concret de l'homme ; au contraire. En se situant dans la perspective de l'Incarnation la Bible consacrait la dignité du temporel, de l'historique, donc de l'humain. Quel poète pou-

vait, mieux que les poètes de la Bible, trouver les symboles clefs dont l'interrogation humaine puisse se nourrir ? Au regard de ce qui est déjà accompli dans la poésie biblique toute autre poésie peut sembler vainement esthétique. C'est pourquoi Pierre Emmanuel a voulu, à ce stade, mettre sa poésie au service de celle de la Bible. Impossible désir : les mythes intellectuels de sa jeunesse s'interposaient encore entre lui et l'intuition du mystère biblique. Même lorsqu'il réagit, dans *Babel*, contre l'abstraction, lorsqu'il fait dire au Roi :

*« J'ai tari le mystère au coeur des créatures,
Et cette Tour d'intelligence est ordonnée
Selon les lois de ma lumière exacte et froide...
(p. 99)*

c'est un problème personnel que Pierre Emmanuel projette vers le symbole de Babel tout en exprimant aussi un problème universel : celui de l'homme moderne menacé d'étouffement par l'abstraction. En donnant des formes précises aux puissances de la négation, le poète se délivre de ses propres démons.

S'il importe de rappeler cette poésie biblique plus ancienne, c'est que dans l'évolution de la poésie de Pierre Emmanuel *Jacob* se situe dans un contexte nouveau. Dans celui-ci, ce n'est plus le poète qui dirige vers la Bible des questions dont la forme détermine la réponse. Pierre Emmanuel a trouvé le sens de l'abandon à l'être ; un sens contemplatif qui sans l'assimiler aux mystiques lui donne du moins un trait qui leur appartient : il sait faire le silence en lui-même, il sait être à l'écoute. A vrai dire, ce n'est pas dans la continuité d'une vision et d'une création de source uniquement biblique qu'il a appris cette attitude. Bien plutôt, il l'a trouvée en approfondissant la notion de fidélité du poète à la parole, qu'elle soit ou non d'expression biblique. A l'époque de *Visage-nuage* et de *Versant de l'âge* il se préoccupe de mettre toute parole « au présent ». Il ne songe pas à nier le lien entre ce présent du réel quotidien, et l'éternel présent du drame biblique : au contraire. Leur lien était implicite. En méditant les vocables les plus fondamentaux du langage — en pliant son

esprit à la transparence de l'eau, à la communion humaine du pain — le poète se rapproche de la véritable poésie biblique, dans le mystère de la simplicité. Si bien que lorsqu'il recommence, dans ses recueils de poèmes, une nouvelle série de méditations bibliques (*La nouvelle naissance, Evangélique*, et maintenant *Jacob*), l'apprentissage de la transparence est fait : les grandes abstractions mythiques sont dépassées. Le poète est à l'écoute. Ce qui lui reste de ses grandes structures symboliques d'autrefois, c'est le besoin d'une explication totale du monde et de l'homme au sein du monde devant Dieu.

Jacob, c'est en effet la perception poétique des rapports de Dieu, de l'homme et de l'univers symboliquement noués dans un archétype humain. Par *Jacob* passe la lignée du Christ et c'est dans une double résistance raciale de la volonté libre de l'homme contre Dieu que *cet* homme plutôt que son frère, *cette* femme plutôt que sa soeur deviennent le berceau de l'Incarnation. C'est dire que Pierre Emmanuel se penche dans ce recueil sur l'éternel problème de la pensée humaine : le « pourquoi » de l'origine, plus séducteur sans doute, en profondeur, pour la curiosité humaine, que le « comment ». La gageure de cette poésie, c'est de s'ouvrir au langage symbolique de la Bible afin d'y surprendre ce que le langage philosophique cherche vainement, et de plus en plus souvent renonce à exprimer. Les systèmes philosophiques s'abolissent à mesure qu'ils se remplacent les uns les autres ; des plus grands, il nous reste des éléments indestructibles qui prennent leur place au sein de synthèses nouvelles. La vision symbolique du poète et de l'artiste garde, elle, — combien de fois ne l'a-t-on pas affirmé — une éternelle jeunesse ; par la profondeur de la polyvalence elle capte parfois en un éclair ce qu'un traité de philosophie n'a su tout à fait dire en l'explicitant. Ici, il s'agit d'abord de comprendre pourquoi l'Un, parfait et se suffisant à soi-même a cependant donné naissance à une altérité. Anthropomorphiques, les poèmes de *Jacob* le sont ; en philosophie ce serait inexcusable ; en poésie le lecteur aspire à comprendre l'univers à travers un psychisme. Pierre Emmanuel excelle à décrire la solitude de Dieu avant

la création, enfermé en lui-même comme un homme sans amour :

*La source descellée ne vit que de se perdre
Et l'Amour n'est Amour qu'en s'exilant de soi
Irréversible exil de l'un en sa Parole
Inexhaustible Identité dont les symboles
Partagent son mystère et ne l'entament pas...
(p. 14)*

Il y a une angoisse au sein même de la perfection. C'est que l'Esprit ne peut s'accomplir sans la Nature, qu'il suscite de lui-même et qui alors exige d'être autre ; l'altérité n'est pas une imperfection mais un appel intérieur vers un surcroît de perfection. C'est ainsi que Pierre Emmanuel résoud le vieux dualisme qui l'avait tant tourmenté :

*Voici qu'une douceur à l'autre bord des mondes
Se recourbe vers Lui comme l'arche d'un pont.
Une grâce L'émeut le sourire d'une onde
Son oeil caresse la bonté des horizons... (p. 14)*

Ce qui par contre n'a pas varié depuis les plus anciens recueils, c'est l'androgynat de cette vision : l'Esprit est perçu comme masculin, la Nature comme féminine :

*Il ne sait quoi de féminin tellement proche
Et tout lointain Le frôle et transparent Le fuit
Il est tendre et léger dur et lourd comme l'arbre
Il cesse de guetter l'ombre de son désir
Il oublie d'être de son néant vient de remplir...
(p. 15)*

L'éternelle nouveauté d'un monde édénique où « chaque matin est le premier » (p. 22) plaît au poète ; mais davantage lui plaît tout ce qui demande à naître de l'indifférentiation originelle. Depuis longtemps, Pierre Emmanuel est le poète du devenir historique du monde et de l'homme :

*La lumière est indivisible du regard
Et l'univers du pouls qui bat. Ecoute-le
L'oreille est fine au contre-point la différence
Veut naître... (p. 24)*

La création, c'est en somme la prolifération du devenir dans le temps. De lui-même l'Esprit suscite la Nature, de celle-ci Adam, et Eve de lui, qui à son tour enfante l'humanité.

C'est ici qu'intervient la seconde intuition fondamentale du recueil : pour que s'accomplisse la soif divine d'altérité, qui est l'Amour, il faut que la créature se distingue totalement du créateur. C'est tout le problème de la dignité de l'homme à travers sa liberté. « Israël signifie 'Que Dieu règne !' et aussi bien : 'J'ai été fort contre Dieu'. Sens contraires, identiques. Interroge ton cœur... Ici Dieu se transgresse Lui-même. Il bouge en son Idée de Soi. Il se provoque par son esprit : par son levain dont Jacob reçoit forme. » (p. 34-35). Ce règne de Dieu à travers le libre vouloir humain s'affirme d'abord dans la substitution de Jacob à Esaü, puis dans la sacralité du combat avec l'ange. L'homme devient responsable du visible avec Dieu ; il est co-ouvrier de la création et c'est dans cette optique que s'établit implicitement la vocation du poète comme celui qui dit les rapports de Dieu, de l'homme et des choses :

*Que le visible me déguise à mon tour et dans
tout être nous serons trois
Moi l'esprit la chose nommée et Dieu ensemble
dans un même souffle et parole
Qui déguise et identifie
Sans le nommer j'approcherai de mon Dieu en
Le nommant de leur nom dans les choses
Les appeler c'est dépendre à Lui. (p. 56).*

Isaac a subi la ruse de Rébecca qui forçait Dieu dans ses desseins. La force d'Isaac est dans son silence et cette force éclate en Jacob qui, lui, affronte Dieu : « Ce combat qu'Isaac n'a point livré, Jacob le livre à Dieu d'homme à homme » (p. 75). Dieu, dans l'histoire, se laisse lier par la volonté de l'homme ; telle est la nature de son amour : « La merveille du franc arbitre divin est que le vouloir des hommes l'enchaîne. » (p. 82). Y compris la ruse de Rébecca, y compris celle de Laban substituant Léa à Rachel.

Dès lors, on le voit, ce monde que Pierre Emmanuel s'attache à décrire, c'est celui de l'histoire concrète où l'homme peut errer loin de Dieu, où il peut même centrer tout son effort sur la destruction de l'humain, ou au contraire sur l'effort qui le fait devenir homme ; Jacob n'est

*« que dans l'effort de s'arracher à l'être
Pour le faire naître en ce point nul où rompt
l'effort... ».* (p. 141).

Symboliquement, c'est l'effort de Jacob dans le combat avec l'ange qui lie Dieu à l'histoire des hommes, au point de nécessiter la Rédemption. La force par laquelle Jacob s'affirme contre Dieu est celle même qui cloue le Christ sur la Croix. C'est la grandeur de l'homme et sa misère à la fois, définies sans jansénisme parce que dans la vision de Pierre Emmanuel l'homme ne trahit pas Dieu en s'identifiant au monde.

Une fois de plus, Pierre Emmanuel souligne l'éternelle modernité du contexte biblique. Dans l'histoire de Jacob qui forme la première partie du recueil, cela est implicite. Dans la seconde partie, il est explicité — un peu trop peut-être — que Jacob, c'est encore chacun de nous face aux forces déshumanisantes que nous avons mises au monde. Ainsi, le poème « Structuralisme » (p. 223-4) montre que ce qui prive Jacob de son histoire profonde le coupe de lui-même. Mais était-il besoin de le dire sur un mode si discursif, une fois que l'on a pris contact avec le mystère et le langage de la simplicité, à laquelle reviennent les poèmes de la fin ? Car la poésie comme la foi et l'amour vit d'évidences cachées, et de ce qu'elles sont cachées :

*Depuis que Tu t'effaces
Je commence à Te voir...
Derrière le miroir.*

EVA KUSHNER